

George Byron & Mary Shelley

Notre Bibliothèque Verte n°41 & 42

Si un battement d'ailes de papillon peut déclencher une tempête à distance par le truchement de multiples cascades de conséquences, l'éruption d'un volcan peut entraîner à vingt mois et 11 000 kilomètres de distance, la création d'un mythe littéraire et métaphysique, exprimant l'effroi d'une époque maudite, en cours d'avènement. La protestation romantique s'élevant avec – et contre – la « révolution industrielle ».

On veut parler bien sûr de l'éruption du Tambora en avril 1815, un volcan indonésien qui crache tellement de poussières dans l'atmosphère qu'il en voile le soleil deux ans durant, suscitant neiges, glaces, pluies, inondations et destructions de récoltes au nord de l'Amérique et de l'Europe. D'où le renchérissement des prix, les famines, émeutes et migrations. Les habitants de la Nouvelle Angleterre entament ainsi leur colonisation de l'Ouest et plus de 2000 Suisses s'en vont au Brésil fonder Nova Friburgo.

En Suisse justement, sur les bords du Léman, cinq jeunes Anglais passent l'été 1816 – l'été sans été – blottis au coin du feu, dans une vaste et glaciale demeure. Un médecin de 21 ans, John Polidori ; un poète inconnu de 24 ans, Percy Shelley, en fuite du foyer conjugal, et sa compagne de 19 ans, Mary Godwin, elle-même flanquée de sa sœur adoptive, Claire Clairmont, âgée de 18 ans. Tous lettrés et écrivains de famille, par leurs pères et mères, depuis l'enfance. L'aîné, déjà célèbre, est le poète Georges Byron, 28 ans - *Lord Byron* - pied-bot, bisexuel, athée, débauché, amant incestueux de sa demi-sœur, qui, outre ses multiples excentricités, a commis un discours scandaleux en faveur des briseurs de machines *luddites*, quatre ans plus tôt, à la chambre des lords. Même s'il n'est pas allé jusqu'à déclarer ce qu'il proclame en privé : « A bas tous les rois, excepté le roi Ludd. »

Pour se distraire, Byron propose à ses amis d'écrire chacun un conte d'horreur dans le goût allemand. On s'y essaie, avec plus ou moins de succès et de suite dans les idées. Mary Godwin - bientôt Mary Shelley - frappée par les conversations scientifiques des trois hommes fait un cauchemar – et de ce cauchemar, l'histoire d'un médecin à la volonté de puissance déchaînée ; Victor Frankenstein, créateur d'un être composé de morceaux de cadavre et appelé à la vie au moyen de décharges électriques. Le roman de Mary Shelley s'intitule *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. C'est dire qu'au même moment et chacun avec leurs moyens, les ouvriers luddites et les écrivains romantiques ont lutté contre l'horreur industrielle et la métamorphose machinale des hommes et du monde. Ils ont d'ailleurs également perdu. Les premiers furent traqués par la troupe, emprisonnés, déportés et pendus pour bris de machine. Les seconds, ainsi que leurs enfants, moururent à peu près tous, très vite et très jeunes, de morts qui ressemblaient à des suicides, quand elles n'en étaient pas.

Pièces et main d'œuvre

Lord Byron

(1788-1824)

Évoquer Lord Byron, c'est s'exposer au cliché. Lecteurs qui vous souvenez de vos cours sur le romantisme, il vous en reste au moins cet adjectif, « byronien », pour qualifier le style de Musset ou les aspirations de Lamartine. Le héros byronien serait ce désespéré satanique, tout à la fois fougueux et mélancolique, amer et ironique. Lieu commun qui traduit pourtant la gloire du poète dans l'Angleterre au début du XIX^e siècle, et dans toute l'Europe, où sa stature égale celle d'un Goethe. Quoique que l'on ne puisse entièrement dissocier les diverses facettes d'un personnage, le héros romantique cédera ici la place au poète révolté, sinon insurgé.

George Gordon Byron est le fils d'un capitaine du régiment d'infanterie britannique des Coldstream Guards, nommé John Byron. Noceur et inconséquent, ce dernier a déjà une fille, Augusta, née d'une première union avec une marquise rapidement décédée. Il épouse ensuite Catherine Gordon de Gight, héritière d'une famille écossaise de l'Aberdeenshire (Nord-Est de l'Écosse), et descendante des Stuarts. Le capitaine John Byron dilapide la fortune de sa femme, la pousse à l'exil en France pour échapper à ses créanciers, avant de revenir en Angleterre pour accoucher de George. Ruinée, elle se réfugie en Écosse, où elle vit chichement avec son enfant. John Byron disparaît quant à lui en France en 1791, après avoir couru les aventures amoureuses. L'enfant Byron grandit ainsi dans le pays de David Hume, Adam Ferguson et Adam Smith, philosophes et économistes, théoriciens du libéralisme et surtout de la division du travail, autrement dit de l'organisation industrielle de la société¹.

Orphelin de père à trois ans, il subit le caractère lunatique de sa mère, tour à tour capricieuse et affectueuse, venimeuse et chaleureuse. Enfant triste, souffrant d'un pied-bot qui le rend timide, on le dit pourtant amoureux très jeune, dès l'âge de neuf ans et à quelques années d'intervalle, de deux de ses cousines, la mort subite de l'une d'entre elles lui ayant inspiré ses premiers vers. On entrevoit déjà cette capacité humaine magnifiée chez l'artiste : surmonter, par une furie créatrice sans pareille, les défaillances de son être.

En 1798, le jeune garçon hérite de la fortune de son grand-oncle William lord Byron, ainsi que d'un domaine situé à Newstead-Abbey, ancien prieuré de moines Augustins, près de Nottingham, dans l'Est des Midlands. Il passe ainsi de l'Écosse et de ses théoriciens de l'économie politique à la forêt de Sherwood, terre de Robin des bois et de l'industrie textile émergente.

Il hérite dans le même temps de la pairie de son grand-oncle, c'est-à-dire qu'il appartient de droit au corps législatif des lords appelés à siéger à la Chambre haute du Parlement britannique. Envoyé au collège de Harrow puis au Trinity College, à 17 ans, et enfin à Cambridge, Byron s'y révèle sportif (bon nageur, excellent cavalier et joueur de cricket), indiscipliné, amoureux et lecteur avide, révéralant les classiques gréco-latins autant que l'art du poète anglais du XVIII^e siècle Alexander Pope.

Au sortir de l'université, ayant accompli de bonnes études, il vit la débauche de l'aristocratie insouciant, achète un ours qu'il loge au-dessus de chez lui dans sa demeure de Newstead, fréquente les prostituées, couche avec hommes et femmes, tout en composant avec aisance un premier recueil intitulé *Hours of Idleness (Heures d'oisiveté)*, paru en 1807. En 1809, à 21 ans, il est accepté officiellement à la Chambre des Lords, où il siège sur les bancs de l'opposition.

¹ Cf. TomJo/ Pièces et main d'œuvre, *L'Écosse passe à l'orange. Bleue comme une orange*, ch. 13.

C'est le moment pour lui de renouer avec la tradition aristocratique du « Grand tour », initiée au XVI^e siècle et à son apogée au XVIII^e siècle. Ce voyage d'études ou de fins d'études, très souvent tourné vers l'enseignement des Humanités, était censé parfaire l'éducation des élites en élevant leurs aspirations. Mais alors que l'on privilégiait l'Italie ou la France, Byron choisit un parcours insolite, qui le conduit du Portugal jusqu'en Albanie, en passant par l'Espagne et la Grèce. Le jeune poète, enthousiaste, rédige à partir de ses impressions de voyage les deux premiers chants de *Childe-Harold's Pilgrimage* (*Le pèlerinage du Chevalier Harold*), qui paraissent en 1812. Il décèle sans doute, dans ces contrées orientales, une aspiration à la liberté qui fait défaut dans son propre pays, ou, pour le moins, se trouve réprimée lorsqu'elle se manifeste. Pour preuve cette insurrection de briseurs de machines dans ses terres du Nottinghamshire, ainsi que dans le Lancashire et le West Riding of Yorkshire, au nom d'un mystérieux général Ludd. Un soulèvement réprimé par un projet de loi qualifiant le bris de machine de crime capital, et contre lequel lord Byron prononce en février 1812 le premier de ses trois discours à la Chambre. Une protestation à ranger dans notre Bibliothèque Verte, qui redouble la célébrité acquise avec *Childe Harold*. « Je me réveillais un matin, et j'appris que j'étais fameux », dit-il.

Adulé par la jeunesse aristocratique, il poursuit sa vie de *dépense* effrénée (Cf. Georges Bataille, *La notion de dépense*, janvier 1933). « Veilles prolongées, débauches et jeûnes outrés, régime destructif, il se ruait en avant jusqu'au fond de tous les goûts et de tous les excès », commente l'historien Hippolyte Taine, dans un article sur la poésie moderne en Angleterre, paru le 15 octobre 1862 dans la *Revue des deux mondes*.

La lassitude pointe néanmoins, et le poète qui a continué de livrer au public les récits orientalisants que son éditeur attendait de lui (*Le corsaire*, *La fiancée d'Abydos*), semble se ranger en épousant en 1815 Annabella Milbanke, fille de baronnet, douce, cultivée, mais élevée dans le culte du *cant*, l'étiquette propre à la bonne société. Le mariage tourne au fiasco entre cette femme rigoriste, enfermée dans ses préjugés de classe, et l'artiste cosmopolite et licencieux. Avec une fillette à charge prénommée Augusta-Ada et des dettes qui s'accumulent, la séparation est inévitable. Madame Byron alimente au surplus des rumeurs sur la folie de son mari, et les relations incestueuses qu'il entretiendrait avec sa demi-sœur Augusta. En 1816, Byron rompt avec sa femme, avec sa classe sociale reçue en héritage et l'Angleterre tout entière. Il exècre la bonne société confite dans sa bigoterie, les « momeries parlementaires » (comme il les décrit dans son journal de 1813), mais aussi les représentants officiels du romantisme anglais, Coleridge, Wordsworth et Southey, bientôt égratignés dans la dédicace de *Don Juan* (1822), sans doute le chef-d'œuvre du poète. Après leurs premiers élans révolutionnaires, eux sont passés du côté des Tories, briguant la gloire en échange de leur conversion politique. Byron, lui, revendique de porter encore les couleurs des Whigs. Poète rebelle, il déclare avoir simplifié sa politique : elle consiste « à présent à détester à mort tous les gouvernements qui existent ».

La rencontre avec Percy Bysshe Shelley (1792-1822), un autre idéaliste - et athée déclaré - ennemi de toutes les conventions, formé aux idées du précurseur de l'anarchisme William Godwin, relève de l'évidence. Ils font connaissance en Suisse en 1816. On connaît l'heureux événement qui s'ensuit pour l'imaginaire anti-industriel : ce soir d'été dans la villa Diodati près du lac Léman, où Byron, par sa conversation scientifique et ses jeux littéraires (en l'espèce inventer des histoires horribles pour tromper l'ennui dû au mauvais temps) suscite la conception de *Frankenstein*, récit de la jeune Mary Godwin Wollstonecraft – bientôt Mary Shelley. Amant de Claire Clairmont, la demi-sœur de cette dernière, qui lui donne une fille, Allegra, emportée à l'âge de cinq ans, Byron ne va plus quitter l'Italie et ses amis poètes, de 1818 jusqu'à la mort de Shelley, en 1822, dans le naufrage au large de La Spezia, de son voilier surnommé « Don Juan ».

Il poursuit son œuvre entre Venise, Ravenne et Pise, entouré de ses maîtresses et d'une véritable ménagerie de chats, de singes, de chevaux, avec en outre un faucon et une corneille apprivoisée. Partout où il passe, son excentricité guette les signes de l'aspiration des peuples à la liberté. Il faut se souvenir de son éloge du peuple dans son discours de 1812 en défense des Luddites :

Savons-nous toutes les obligations que nous avons à la populace [*mob*] ? C'est la populace qui laboure vos champs, et fait le service de vos maisons ; – qui manœuvre votre marine et recrute votre armée ; – qui vous a mis à même de tenir tête au monde entier, et vous tiendra tête à vous-mêmes quand l'abandon et le malheur l'auront poussée au désespoir. Vous pouvez donner au peuple le nom de populace ; mais n'oubliez pas que souvent c'est le peuple qui parle par la voix de la populace, et, ici, je ne puis m'empêcher de remarquer avec quel empressement vous volez au secours de vos alliés malheureux, abandonnant les malheureux de votre patrie à la sollicitude de la Providence, ou de la paroisse².

En 1819, il a des velléités de départ pour l'Amérique du Sud, tenté par les combats libérateurs de Simon Bolivar pour l'indépendance des colonies espagnoles. En Italie en 1821, il ne peut être que *carbonaro*, amant, de surcroît, de la comtesse Teresa Guiccioli, fille du comte Gamba de Ravenne, lié aux partisans de l'unification italienne.

À lire son journal en cette année, sa journée ordinaire se déroule ainsi : balades à cheval dans la forêt, exercice au tir, repas, invitations diverses, discussions tactiques avec les Carbonari – notamment pour l'approvisionnement en armes -, lecture, écriture et sorties pour faire l'amour, un « passe-temps assez périlleux mais point désagréable ». Byron ou l'unité tendue des contraires, à la fois centré sur ses afflictions et exalté, corps et âme, par des causes qui le dépassent.

Un jour byronien : « Ce qui prend de jour en jour davantage sur moi, c'est une paresse et un dégoût plus puissant que l'indifférence ; si je m'en sors, c'est par des accès de fureur. Je présume qu'à moins que je meure d'accident, ou de toute autre façon subite, je m'éteindrai, comme Swift, “ par la cime ” ».

Un autre jour animal politique, lançant avec Shelley et l'écrivain et critique littéraire Leigh Hunt le journal *The Liberal*, dont l'éditorial du 15 octobre 1822 déclare : « L'objet de notre travail n'est pas politique, sauf pour autant que de nos jours, toute écriture implique nécessairement quelque chose de cet ordre, puisque le lien entre la politique et tous les autres sujets d'intérêt ayant été découvert, il est à jamais impossible de s'en débarrasser ».

Sans oublier le défenseur de la nature : « Il y a autre chose sous le soleil que les rois ou même que les sycophantes. Il y a en particulier une chose avec laquelle nous devons aider le monde civilisé à faire connaissance, qui est la Nature. La vie ne consiste pas seulement en salles de bal, en un col coupé chez Wilkins et en un quelconque West-End [aire de Londres où sont regroupés les principaux théâtres de la ville]».

Le journal fait long feu après quelques numéros, mais le poète rebelle s'est pris de passion pour la terre d'élection de son « Grand tour » de jeunesse, l'Europe orientale, la Grèce et l'Albanie. Depuis 1821, la Grèce se soulève pour arracher son indépendance à l'Empire ottoman de la « Sublime porte », du nom de la porte d'honneur du grand vizir à Constantinople. Le chancelier de l'Empire d'Autriche Metternich, champion de l'Ancien Régime, voit d'un mauvais œil un tel mouvement, ravivant le spectre révolutionnaire en Europe. Cependant que les autres grandes puissances, France, Russie et Grande-Bretagne, s'allient pour soutenir la Grèce et chasser la Turquie d'Europe. Bien au-delà de ces calculs stratégiques, Byron accepte d'être le délégué du

² Cf. *Œuvres complètes de Lord Byron*, traduction de Benjamin Laroche. Ed. Charpentier, Paris, 1838. Et sur sniadecki.wordpress.com

comité philhellène de Londres. En 1823, partant de Gênes, il rejoint avec un chargement d'armes et d'or l'île grecque de Céphalonie, où il passe six mois en compagnie du général Charles James Napier, administrateur d'une partie des îles ioniennes, au service du gouvernement britannique. Il débarque le 5 janvier 1824 à Missolonghi, forteresse clé verrouillant l'accès au Péloponnèse et au golfe de Corinthe, dont le siège constitue à partir de 1825 un des moments essentiels de la lutte contre l'empire Ottoman. Vêtu d'un uniforme rutilant de colonel britannique, Byron est accueilli sous les vivats par le premier président grec, *Aléxandros Mavrokordátos*. Après avoir rétribué des combattants grecs en attente de leur solde, il tente, sans succès, de les former aux méthodes militaires occidentales. Affaibli et fiévreux, son état s'aggrave jusqu'à son décès en avril 1824. Il n'est jamais entré sur le champ de bataille malgré la légende qui court déjà l'Europe.

Ce qui nous agrippe ici, c'est la rencontre de Byron avec deux autres mythes ; Celui de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, issu l'été 1816 des cauchemars de Mary Shelley ; et celui du général Ludd, figure fantôme de la révolte des ouvriers tricoteurs du West Riding dans le Yorkshire, et des artisans tisserands du Lancashire et du Nottinghamshire, entre 1811 et 1813. En novembre et décembre 1811, les industriels des Midlands reçoivent des lettres de menaces de la part des tricoteurs sur métiers, une population comprise entre 3000 et 5000 individus. Ces derniers s'opposent à l'introduction dans la manufacture des métiers à tisser mécaniques, afin d'augmenter la productivité et le rapport « qualité/prix », division du travail oblige.

Ces lettres sont signées « Ned Ludd ». Hommage à un apprenti du XVIII^e siècle qui aurait détruit la machine de son maître près de Leicester, ou emprunt au « roi Lud » des légendes celtiques, on ne sait. Toujours est-il que le luddisme surgit dans un pays agité en surface par les guerres napoléoniennes, et en profondeur par la « Révolution industrielle³ ».

Au début du XIX^e siècle, c'est tout un système économique et social traditionnel, garantissant un salaire minimum et diverses protections pour les artisans du textile, qui s'effondre ; les partisans d'Adam Smith et du libéralisme l'ayant emporté. C'est l'histoire exposée par Edward Palmer Thompson – l'auteur marxien de *La formation de la classe ouvrière anglaise*⁴ - dans un chapitre intitulé *Une armée de justiciers* ; en fait un livre en soi, et un hommage aux luddites resté inégalé⁵.

L'activité politique des tricoteurs sur métiers se veut constitutionnelle dans la première décennie du XIX^e siècle. Mais en 1809, les législations qui protégeaient les artisans sont abolies, contraignant Ned Ludd à l'action, d'abord en tant que défenseur d'une constitution perdue. Loin d'être le fait de brutes et d'arriérés, ou de se limiter à des émeutes de la faim, la révolte luddite est une « éruption violente de ressentiments contre le capitalisme industriel anarchique, inspirée par un code paternaliste sur le point de disparaître et nourrie par la tradition de la communauté des travailleurs » (Thompson). Pour reprendre une notion de l'historien britannique, c'est toute une « économie morale » que les artisans et ouvriers défendent lors d'assauts contre les manufactures et les machines, à défaut d'avoir pu peser à la Chambre des Communes par l'envoi de délégués. À la fois hommes des « guildes », visages d'un honorable passé, et premiers combattants socialistes pour l'allègement de la journée de travail, ils se liguent sous la bannière de leur « grand exécuter » Ludd, chaque fois que les maîtres essaient d'économiser

³ Cf. TomJo/ Pièces et main d'œuvre, *L'industrialisme : une histoire belge. Bleue comme une orange*, ch. 14.

⁴ Réédition Le Seuil, 2017

⁵ Cf. en dépit des ouvrages postérieurs de Kirkpatrick Sale, *Rebels Against the Future* (ouvrages traduits en français, par Célia Izoard, sous le titre *La révolte luddite*, L'Échappée, 2006 et *Le progrès sans le peuple*, Agone, 2016), David Noble, *Progress without People*, ou Julius Van Daal, *La colère de Ludd*, Éditions L'Insomniaque.

le travail et de produire à moindres frais. L'Angleterre se convulse, entre incendies, émeutes frumentaires et bris de machines, tactique offensive qui se diffuse de régions en régions.

Novembre 1811 : environ 400 métiers brisés, un luddite tué, envoi de 1900 soldats.

Décembre, dans le Nottinghamshire, environ 400 métiers brisés. Envoi de 500 soldats supplémentaires. Arrestations de luddites.

Janvier 1812, dans le Nottinghamshire, environ 300 métiers brisés. Arrestations de luddites. Envoi de 1000 soldats. Dans le Yorkshire, une fabrique incendiée et des bris de machines.

Février 1812, dans le Nottinghamshire : environ 30 métiers brisés. Dans le Lancashire et le Cheshire, un entrepôt incendié et une fabrique attaquée. Dans le Yorkshire, trois ateliers attaqués et des bris de machines. A la chambre des Lords, Byron prononce son discours de soutien (le 27 février).

L'intensité des attaques et de la répression va *crescendo* l'année durant, jusqu'à l'attaque de Rawfolds dans le Yorkshire, dans la nuit du 11 au 12 avril. 150 assaillants conduits par le tondeur George Mellor attaquent l'usine de William Cartwright, retranché dans sa fabrique avec quatre employés armés et cinq soldats. Au bout de vingt minutes de tir, les luddites se retirent avec deux morts et plusieurs blessés graves, échouant à détruire les machines à l'intérieur des bâtiments. On trouve la trace de cet épisode jusque dans *Shirley*, un roman de Charlotte Brontë publié en 1850.

À la chambre des Lords comme à celle des Communes, une seule réponse, la répression : arrestations, pendaisons, déportations. Les cibles des luddites sont pourtant choisies de façon sélective. Ils ne s'en prennent qu'aux machines fabriquant des marchandises nuisibles à la réputation du métier, et dégradant le fini des productions. Saper la qualité des artefacts au profit de l'efficacité, c'est détruire ce savoir manuel – dextérité, tour de main, *métier* - autour duquel se tisse, également, leur mode de vie. Les luddites ne demandent en définitive que des garanties pour pouvoir bien œuvrer, ainsi que le chante *General Ludd's Triumph* :

Que les coupables craignent, mais point de vengeance
Contre la vie ou la Propriété de l'homme honnête
Son ire est entièrement dirigée contre les métiers larges
Et contre ceux qui baissent les prix en vigueur.
Ces Machines de malheur sont condamnées à mourir
Par un vote unanime de la Corporation
Et Ludd qui peut défier toute opposition
Fut désigné pour en être le Grand Exécuteur.
Que le grand Ludd ait du mépris pour les Lois
Ne saurait être critiqué que par quiconque ne réfléchit pas un instant
Que la *vile Imposture* à elle seule fut la cause
Qui produisit ces effets malheureux.
Que la haute cesse d'opprimer les humbles
Et Ludd rengainera son épée conquérante,
Que ses griefs sur-le-champ se voient apaisés
Et la paix sera aussitôt restaurée.

Cette « vile imposture » étant l'apologie du *laissez-faire* et de la « division technique du travail », ainsi nommée par l'Anglais d'origine néerlandaise Bernard de Mandeville dans sa *Fable des abeilles* (1714 puis 1729), avant d'être théorisée par les Lumières écossaises (Hume, Ferguson, Smith). Où les « machines de malheur » ne menacent pas seulement un « niveau de vie », mais symbolisent plutôt la destruction des conditions matérielles et culturelles antérieures par l'invasion industrielle, sous couvert de progrès-qu'on-n'arrête-pas.

Cela, Byron le saisit d'instinct, qui prend la parole à la chambre des Lords, le 27 février 1812, lors d'une séance sur un projet de loi visant à punir le bris de machines de la peine capitale. Il avait déjà souscrit afin de permettre aux comités de tondeurs, de tricoteurs et de tisserands

d'envoyer des délégués traiter avec les parlementaires. Caustique, il rend désormais raison de l'insurrection des luddites, ces simples citoyens devenus parias, privés des droits que la loi coutumière avait établis :

Un tort considérable a été causé aux propriétaires des métiers perfectionnés. Ces machines leur étaient avantageuses, en ce sens qu'elles rendaient inutile l'emploi d'un certain nombre d'ouvriers, qui, en conséquence, n'avaient plus qu'à mourir de faim. Par l'adoption d'une espèce de métier, en particulier, un seul homme faisait l'ouvrage de plusieurs, et l'excédent des travailleurs était laissé sans emploi. Remarquons, toutefois, que l'ouvrage ainsi exécuté était d'une qualité inférieure, que ses produits ne pouvaient trouver de débouchés dans le pays, et n'étaient ainsi bâclés que dans un but d'exportation. Ces articles s'appelaient, dans le commerce, du nom de "toiles d'araignées". Les ouvriers sans ouvrage, dans l'aveuglement de leur ignorance, au lieu de se réjouir de ces perfectionnements dans les arts, si avantageux au genre humain, se regardèrent comme des victimes sacrifiées à des améliorations mécaniques. Dans la folie de leur cœur, ils s'imaginèrent que l'existence et le bien-être de la classe laborieuse et pauvre étaient un objet de plus grande importance que l'enrichissement de quelques individus, par suite de perfectionnements dans les instruments de travail, perfectionnements qui laissaient l'ouvrier sans emploi et sans ressource. Et l'on doit avouer que s'il est vrai que l'adoption d'un vaste système de machines, dans l'état où se trouvait notre commerce il n'y a pas longtemps encore, a pu être utile au maître sans nuire à l'ouvrier, néanmoins, dans la situation actuelle de nos fabriques, alors que les produits manufacturés pourrissent dans les magasins sans perspective d'exportation, alors qu'il y a diminution égale dans les demandes de travail et d'ouvriers, des métiers de cette espèce ont pour résultat d'aggraver matériellement la détresse et le mécontentement des malheureux désappointés.

Et d'invectiver ses pairs :

Que l'on avance une proposition pour porter secours ou émanciper, et vous hésitez, vous délibérez pendant des années, vous temporez et brouillez les esprits ; mais une loi de mort doit passer sur le champ sans une pensée pour les conséquences.

Peut-être suite à une énième nuit de débauche, mais vif de son esprit d'insoumission combiné à sa sensibilité esthétique, le poète saisit l'essentiel du soulèvement anti-industriel, comme William Blake, déjà, s'était élevé contre les *Satanic Mills* dans son hymne *Jerusalem*. Les luddites veulent vivre avec la technique, apprendre à maîtriser des instruments capables de belle ouvrage. Ils refusent un « vaste système de machines », autrement dit la technologie, qui sous couvert d'amortir les investissements en capitaux des propriétaires par la production massive de marchandises, prive des milliers d'hommes non seulement de pain, mais encore de leur contribution artisanale à la culture humaine. Lord Byron a compris cela, et il le dit. Même s'il ne fait pas « partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique⁶ » ; et qu'il ne dispose pas, en 1812, du recul d'un Marx exposant doctement en 1867 qu'il faut « du temps et de l'expérience, avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de production, mais contre son mode social d'exploitation⁷ ».

⁶ Cf. Marx, Engels, *Le Manifeste du Parti communiste*, 1848

⁷ Cf. *Le Capital*, livre premier, chapitre « La machinerie et la grande industrie »

Il faut du temps pour que Robin des bois l'emporte sur Ned Ludd, et le « socialisme scientifique » sur « l'anarchisme écologiste ». Le temps que la critique de la « Machinerie générale » (Marx) soit travestie en obscurantisme *technophobe*. Alors même que, comme Byron l'avait noté, il n'est personne de moins hostile à la technique qu'un luddite. Héraut de la liberté d'esprit contre les conformismes, le poète nous laisse sa lucidité en héritage et cette devise reprise en exergue par le bourlingueur naturien Edward Abbey, dans son roman picaresque *Le Gang de la clé molette* : « À bas tous les rois, excepté le roi Ludd ».

Renaud Garcia
Printemps 2022

Lectures :

- Discours prononcé devant la chambre des Lords contre le bill punissant de la peine de mort le bris de machines, in *Œuvres complètes de Lord Byron*, traduction de Benjamin Laroche, éd. Charpentier, Paris, 1838. Disponible sur sniadecki.wordpress.com.
- *Journaux intimes de Byron*, Gallimard, 1930.
- E.P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Seuil/ Gallimard, 1988. Chapitre 14, « Une armée de justiciers ». Repris sur www.piecetmaind'œuvre.

Mary Shelley

(1797-1851)

Un soir d'été 1816 dans la villa Diodati, sise sur la commune genevoise de Cologny, au bord du lac Léman. L'aristocrate Lord Byron, poète célèbre dans son pays grâce à son *Childe Harold* et ses histoires orientales, a loué ce manoir pour y passer des vacances. Il arrive flanqué d'un jeune ami médecin, John Polidori ; et ayant fait, de passage à Genève, la connaissance d'un couple d'amoureux romantiques.

Lui, Percy Bysshe Shelley, est un poète tempétueux de vingt-quatre ans, athée, libertaire, végétarien. Marié à Harriet Westbrook, fille d'un riche hôtelier, qu'il a enlevée à sa famille à l'âge de seize ans, en 1811, il a courtsé dans l'intervalle la jeune Mary Godwin, âgée de dix-neuf ans. La blonde Mary, aux grands yeux, écrit comme elle respire. Rien d'étonnant puisqu'elle est la fille du philosophe et homme de lettres William Godwin et de l'écrivain féministe Mary Wollstonecraft. Sa sœur adoptive, Claire Clairmont, l'accompagne.

La nuit tourne à l'orage. L'humidité et la pluie battante confinent les oisifs près du feu. Les jeunes lettrés, qui ont reçu à Genève la visite de Matthew Gregory Lewis, l'auteur du roman gothique *Le moine*, convoquent les morts-vivants en parcourant des recueils d'histoires horribles allemandes. Byron, maître du jeu, s'acclimate aux caprices météorologiques et suggère que chacun fourbisse une histoire de revenants. Lui-même en rédige une esquisse, qui sera plus tard achevée par Polidori avec la nouvelle *Le vampire*, publiée en 1819.

Percy Shelley, porté naturellement à versifier, n'invente qu'un début d'histoire basée sur ses souvenirs d'enfant. Quant à Mary Wollstonecraft Godwin (car elle n'est pas encore Mary Shelley, son union avec le poète étant officialisée en décembre 1816), elle échoue dans sa tentative.

Entre Byron et Shelley, la conversation roule sur la nature du principe vital et sur le « galvanisme », cette étude menée à la fin du XVIII^e siècle par le scientifique italien Galvani. En isolant le phénomène d'électricité animale, il avait ouvert la voie à l'idée d'une stimulation électrique des tissus organiques. La (dé)raison scientifique suivant son cours, l'espoir de ranimer ainsi des cadavres s'était fait jour, notamment à la suite des expérimentations en éprouvette d'Erasmus Darwin, le grand-père du biologiste, qui se targuait d'avoir redonné vie à un morceau de vermicelle. La discussion déborde sur la nuit, la jeune amante de Shelley entend tout, qui remâche toujours une histoire à glacer le sang, une histoire qui « parlerait aux peurs mystérieuses qui hantent notre nature ». Le sommeil tarde à venir, l'heure des sorcières déjà dépassée, lorsque survient la vision de cauchemar :

Je vis – les yeux fermés, mais cette vision mentale était fort précise – je vis le pâle adepte d'arts sacrilèges agenouillé auprès de la créature qu'il avait formée. Je vis, étendue, l'apparence hideuse d'un homme donner des signes de vie, à la mise en marche d'une puissante machine, et remuer d'un mouvement malaisé, à demi vital. Spectacle nécessairement effrayant ; l'effort de l'homme pour imiter le stupéfiant mécanisme du Créateur de l'univers, ne pouvait qu'engendrer un effroi suprême. Sa propre réussite terrifiait l'artisan ; il fuyait précipitamment, frappé d'horreur, son œuvre affreuse.

(Préface à l'édition de 1831 de *Frankenstein*)

Mary Shelley, yeux grands ouverts, terrifiée par l'apparition qui vient de hanter son oreiller, comprend qu'elle tient l'histoire qu'elle ne parvenait pas à écrire. Dès le lendemain, elle commence la rédaction d'un conte qui, sous les exhortations de son mari, va devenir en 1818 *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*, un roman bâti selon la technique du récit épistolaire, en vogue au XVIII^e siècle. Un chef-d'œuvre, plus encore un mythe moderne. Mais un mythe négatif, dont on pourrait exprimer le sens par les circonstances de sa naissance : les noces fantasmagoriques de la toute-puissance scientifique, capable de fabriquer la vie à partir de bouts de cadavres, et de visions de cauchemar peuplées de rejetons monstrueux, frappant de stupeur les profanateurs eux-mêmes. *Frankenstein*, ou la science *scientifreak*.

On a tant glosé sur Frankenstein qu'on a perdu de vue son auteur. Cent ans après la préface dans laquelle Mary Shelley revenait sur la naissance de son œuvre, l'acteur des studios Universal Boris Karloff a donné à jamais une figure au monstre dans le *Frankenstein* de James Whale, puis dans *La fiancée de Frankenstein* (1935) et *Le fils de Frankenstein* (1938), respectivement réalisés par J. Whale et Rowland Lee. Non sans méprise, d'ailleurs, puisque pour beaucoup, « Frankenstein » désigne le monstre lui-même, alors qu'il s'agit bien du nom de famille de Victor, apprenti alchimiste passé, avec armes et bagages, du côté des sciences expérimentales de la nature. Le monstre, dans le roman de Shelley, reste le « monstre », créature innommable en rupture de filiation. La question de la paternité et de la parentèle mérite justement d'être creusée, qui offre un éclairage moins convenu sur le roman et sa génitrice.

« Il n'est pas étonnant que, étant la fille de deux illustres figures du monde littéraire, j'aie pensé à écrire dès mon plus jeune âge » dit Mary Shelley en 1831. Née en 1797, elle est le fruit d'une idylle débutée en 1793 et brutalement terminée par la mort de sa mère, décédée des suites de l'accouchement, onze jours après sa venue au monde. William Godwin se voit alors contraint de mettre en application ses principes progressistes issus des Lumières. On le dit taciturne, falot, cachant sous son air insignifiant une soif de reconnaissance. Généreux, néanmoins, en amitié comme dans ses idées. Avec son *Enquête sur la justice politique* (1793), et son roman politique *Les aventures de Caleb Williams* (1794), il se taille sa réputation dans le milieu littéraire anglais. Disciple du Rousseau rationaliste, auquel il emprunte sa philosophie de la perfectibilité humaine, lecteur des utilitaristes, il met en forme dans ces deux ouvrages les bases de l'anarchisme compris comme l'euthanasie du gouvernement, une fois que l'on aura généralisé l'éducation rationnelle. Critique du mariage, il épouse pourtant Mary Wollstonecraft. Jaloux de sa solitude, il cohabite avec elle, porte à porte, dans deux maisons voisines. Cette femme expansive et remuante a déjà croisé Godwin en 1791, sans en retirer grosse impression, avant de rejoindre son amant en France, Gilbert Imlay, un aventurier américain. Abandonnée avec une fillette, Fanny, par Imlay, elle subit à son retour en Angleterre l'hostilité de ses contemporains. C'est qu'elle a publié en 1787 une *Défense des droits de la femme*, qui compte parmi les traités fondateurs du féminisme. Elle rate deux suicides, trouve en Godwin un amant compréhensif, l'épouse et reste avec lui jusqu'à sa mort post-partum.

En 1801, Godwin, père de Mary tout en éduquant également la première fille de Mary Wollstonecraft, Fanny Imlay, se remarie avec l'une de ses admiratrices, Mary-Jane Clairmont, elle-même mère de deux enfants. L'un d'eux, Claire Clairmont, deviendra l'amante de Byron et sera du voyage à Genève. Avec bientôt six bouches à nourrir (il aura un fils en 1803), criblé de dettes, précédé en outre par sa réputation subversive, Godwin sombre dans une situation matérielle précaire et perd nombre de ses amis. Pourtant, une nouvelle génération d'intellectuels, poètes et écrivains romantiques, frappe à sa porte : les « lakistes » (poètes du comté du Somerset, près du lac Cumberland) William Wordsworth, Samuel Taylor Coleridge,

le poète-lauréat (ou poète de cour) Robert Southey. Et bientôt, un jeune homme qui vient de lire avec enthousiasme *L'enquête sur la justice politique* : Percy Bysshe Shelley.

Chassé de son université en raison de ses idées révolutionnaires et de son athéisme proclamé, Shelley devient un habitué de la table de Godwin, auquel il confie ses projets insurrectionnels en Irlande ou au Pays de Galles. Tel est le petit monde littéraire que Mary Godwin a vu défiler chez son père durant toute sa jeunesse, des Lumières au romantisme.

En 1814, elle tombe amoureuse de Shelley. Les amants s'exilent en France. La liaison fait grand tapage, car Shelley est déjà marié. Humiliée par le qu'en-dira-t-on, la première fille de Mary Wollstonecraft, Fanny Imlay, perd son emploi de professeur et se suicide. Godwin voit d'un mauvais œil la liaison de sa fille, non pas tant en raison d'un attachement mal dissimulé à la bienséance bourgeoise que parce que lui échappent sa fille préférée et son disciple⁸. Pour ne rien arranger, la femme de Shelley, Harriet Westbrook, se suicide à son tour en 1816, permettant aux amants de régulariser leur union.

Telle est la genèse de *Frankenstein*, ce nom forgé par Mary Shelley à partir de Frankheim et Falkenstein, deux personnages des *Romantic Tales* de M. G. Lewis. Bien sûr, les thèmes de l'apprenti sorcier, de la science hors de contrôle et de la volonté de puissance technologique châtiées pour leur *hybris* innervent le roman. L'un des professeurs de Victor Frankenstein lui fait l'éloge des maîtres de la chimie moderne qui ont « acquis des pouvoirs nouveaux et presque illimités », eux qui peuvent « maîtriser la foudre, mimer les séismes et même percer à jour certains aspects du monde invisible ». C'est d'une semblable possession qu'est victime le narrateur initial de l'histoire, l'explorateur Robert Walton, qui recueille les confidences de Victor Frankenstein après l'avoir récupéré, transi, sur son navire fendant les glaces depuis Arkhangelsk jusqu'au Pôle Nord. Du reste, en 1816, un aventurier nommé John Barrow avait tenté de susciter l'enthousiasme de la nation anglaise pour une expédition polaire. Il s'agit cette fois de raccourcir le globe et de déterrer de nouvelles sources d'énergie :

Tu ne peux mettre en doute le bénéfice inestimable que j'apporterai à l'humanité, jusqu'à la fin des temps, en découvrant, à proximité du pôle, un passage maritime vers ces pays que nous mettons actuellement tant de mois à atteindre, ou en perçant le secret de la force magnétique, qui ne peut être découvert – s'il est possible de le faire – autrement que grâce à une entreprise telle que la mienne.

Assurément, Frankenstein ou Walton se vivent comme des « Prométhée modernes ». Cependant, le sous-titre du livre, écho au *Prométhée délivré* de Percy Bysshe Shelley, ne doit pas abuser le lecteur. Victor Frankenstein n'est pas tout à fait ce fier mortel qui défie les dieux pour le bien de l'humanité. On le découvre plutôt en proie à un démon qui dessèche son caractère lors de ses recherches, de sorte que, une fois rendu à sa sensibilité, il fuie face aux conséquences de son travail. Son histoire est, dans une certaine mesure, celle d'une paternité impossible, d'un demiurge irresponsable laissant un être disgracié s'éduquer seul dans la nature, au gré des circonstances.

L'héritage intellectuel de Mary Shelley se décante dans le roman sous ce dernier aspect. La partie centrale de l'histoire tient en effet dans le récit, par le monstre meurtrier des proches de Frankenstein (son jeune frère, sa promise et son meilleur ami), de son éducation naturelle. Comme un Émile, mais sans précepteur. Comme une statue composant successivement des idées sur le monde à partir de sensations primitives. Entre les lignes, on devine Condillac (*Le traité des sensations*) et Rousseau (*Émile ou de l'éducation*). À l'image de ce dernier, Victor Frankenstein est citoyen genevois. Mais ses expériences démoniaques, il les poursuit en exil,

8 Selon l'interprétation d'Alain Thévenet, *William Godwin. Des Lumières à l'anarchisme*, Lyon, ACL, 2002.

au fil d'un déracinement qui le coupe des paysages romantiques chantés dans *La Nouvelle Héloïse*. Ces paysages arpentés par le couple Shelley lors de leur voyage de jeunesse, dans les pas de Julie et Saint-Preux. Dès lors, par inversion, c'est au monstre, cette créature bâtarde de la science, qu'il revient de faire l'éloge de la dimension morale de la nature. Lui qui ne saurait remonter vers aucune origine hormis le caprice de son créateur (qui l'a doté sciemment d'une taille gigantesque et d'une face repoussante) cherche à combler cette faille en grandissant dans la nature, au contact d'une famille logée dans un chalet de montagne, dont il observe, caché dans un appentis, la vie ordinaire fondée sur les liens d'amour et la communion avec le milieu naturel.

Au spectacle de cette cellule sociale matricielle, vivant dans une sorte de cottage montagnard, avec frugalité et sous l'égide d'un père affectueux, nommé De Lacey, le monstre accumule les leçons civilisatrices. Félix, le garçon de la maison, devient un précepteur indirect, par le truchement des lectures qu'il délivre à sa jeune amante et à sa sœur, notamment *Les ruines ou Méditation sur les révolutions des Empires*, un ouvrage de la période révolutionnaire du philosophe athée et matérialiste Volney. Le patriarche De Lacey est une figure paternelle auprès de qui il semble possible d'être compris et accueilli dans la société des humains. Car le vieillard est aveugle, susceptible donc de juger la créature pour ce qu'elle est, et non ce qu'elle paraît. En remerciement des progrès qu'ils lui ont permis de faire, le monstre rassemble des monceaux de bois de chauffage qu'il vient déposer devant la porte de la maison des montagnards. Langage, morale, politique, sens de la justice et de l'injustice, équilibre entre les sexes, art de vivre avec la nature : l'économie domestique des De Lacey est une économie morale idéalisée. Une façon de vivre, une forme de vie menacée à l'époque par l'expansion industrielle et le déferlement machinal. Quelques années auparavant, les luddites du Yorkshire, du Nottinghamshire et du Lancashire l'ont rappelé, à leurs dépens.

Et la créature délaissée de philosopher sur les liens entre la civilisation et son autre, la nature. La première étant sinon inconcevable (car c'est bien le mauvais rêve de la science devenue folle que de concevoir une artificialisation totale du monde), du moins invivable sans la seconde :

Ma nourriture n'est pas celle des hommes ; je ne tue ni l'agneau ni le chevreau pour apaiser ma faim ; les glands et les baies sauvages suffisent à ma subsistance », s'exprime le monstre, qui nous rappelle aussi que Percy Shelley fut l'auteur d'un traité sur l'éthique du végétarisme.

[...]

Longtemps, je ne pus concevoir qu'un homme pût aller tuer son semblable, ni même pourquoi il existait des lois et des gouvernements ; mais quand j'entendis mentionner des exemples particuliers de vice et de carnage, mon étonnement cessa, et je me détournai avec impatience et dégoût.

[...]

J'appris que les trésors les plus prisés de vos semblables étaient une haute origine, un sang pur allié à la fortune. Un seul de ces avantages suffisait à faire respecter un homme, mais sans l'un ou l'autre d'entre eux, il passait, sauf quelques cas très rares, pour un vagabond et un esclave, condamné à sacrifier ses facultés au profit de quelques élus.

Du William Godwin dans le texte, ou presque. Le monstre est un révolté éperdu, cœur trop plein dans un monde creux, qui ne lui renvoie que sa propre horreur. Lorsqu'il franchit la porte

des De Lacey, confiant dans la sollicitude de la famille, il ne trouve en réponse qu'épouvante, stupeur et violence. Puisqu'il ne peut inspirer de sympathie, il sèmera la peur. D'où sa vengeance contre le seul coupable de son aliénation sociale, le Dr. Frankenstein, frappé, outre la mort de son jeune frère, par le meurtre de deux êtres exaltant la condition sensible de l'humanité : sa moitié Elisabeth, tuée lors de sa nuit de noces, et le bien nommé Clerval, double lumineux de Victor.

Ce personnage dit beaucoup du rapport de Mary Shelley aux Lumières. Henry Clerval, l'ami d'enfance, fils de négociant, étudie les langues orientales, se porte vers les Humanités, et cherche comment coloniser pacifiquement les Indes, en établissant des contrats commerciaux. Le visage de Condorcet et de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, en somme. Dans le même temps, il est de sensibilité naturienne, formé « au contact de la poésie si généreusement dispensée par la nature ». Il s'exalte au spectacle du soleil levant, se laisse enchanter par les marches vers les sommets alpestres ou le panorama des couleurs changeantes du paysage. Dans l'élégie funèbre que lui consacre Victor, on n'est pas surpris de lire quelques vers du poème *Tintern Abbey*, de Wordsworth, le poète qui a sans doute le mieux chanté l'union de la nature, des sens et de l'esprit :

L'écho de la cataracte
Le hantait comme une passion ; le roc immense,
La montagne, le bois profond et ténébreux,
Leurs couleurs et leurs formes, étaient alors en lui
Un besoin, une émotion et un amour
Auxquels n'était nécessaire nul charme plus lointain
Issu de la réflexion, nulle raison d'être
Que le seul regard n'y trouvât point.

À l'inverse, sous le scalpel de l'expérimentation scientifique, l'âme de Frankenstein s'échauffe dans l'ivresse de ses machinations : « je collectais des os dans les charniers et le violais, de mes doigts profanes, les secrets extraordinaires de l'organisme humain ». Ses yeux demeurent « insensibles aux charmes de la nature ». Il ne donne plus de nouvelles à son père, ce veuf modèle de protecteur aimant. Il se coupe de tout milieu, social ou naturel. Chercheur hors sol, désaffilié, indifférent aux éléments, à la matière vivante, aux couleurs, au climat. Conscience déchirée, monstre à ses propres yeux, il lui faut alors prendre en horreur ses emballements prométhéens pour recouvrer le goût des excursions, céder au sublime des beautés alpines et se socialiser à nouveau.

Mais le malin est sorti de sa boîte. Éduqué selon les normes de la société humaine, disposé à aimer et être aimé, le monstre soumet son créateur à un dilemme diabolique : qu'il lui crée une compagne tout aussi laide, en mesure de l'aimer, ou risquer sinon de nouvelles abominations. Le monstre retourne contre son créateur ses délires de démiurge en laboratoire. Fabriquer une compagne pour le monstre, c'est détruire la barrière d'espèces, et sans doute faire proliférer des portées de chimères hideuses à travers le monde. Une *popullulation* de *freaks*. On songe aux avertissements du révérend Malthus, avec ses lois de population, publiées en 1798, contre lesquelles l'optimiste Godwin ferrailait en 1820, dans un essai intitulé *Of Population*.

Quoi qu'il en soit, Frankenstein refuse d'aller plus loin dans la fabrication de chimères scientifiques. Ce refus scelle sa destruction, la course suicidaire d'une existence qui le conduit à traquer sa propre créature jusque dans les neiges du pôle Nord. Pour finir, au bout du nihilisme, lorsqu'on ne croit plus en rien qu'en la fuite en avant, par haranguer les hommes

d'équipage de l'explorateur Walton, tous désireux de faire machine arrière, à l'encontre de leur capitaine :

« Soyez donc des hommes, ou mieux : des surhommes ! Soyez fidèles aux buts tracés ; demeurez fermes comme le roc [...] ne retournez pas auprès des vôtres, portant au front les stigmates de la honte. Rentrez plutôt comme des héros qui ont bravement combattu et qui ont triomphé, comme des hommes qui ignorent ce que c'est que tourner le dos à l'ennemi ! ». Où l'ennemi, c'est la nature.

Mary Shelley, Percy Shelley, Byron et Polidori, ces jeunes gens reclus dans leur manoir genevois, furent sans doute, comme le monstre de Frankenstein, ces cœurs pleins dans un monde de plus en plus étranger. Le premier roman de Mary Shelley est le réceptacle de ses cauchemars, des aléas de sa filiation biologique, des acquis et des impensés de son héritage intellectuel, à l'orée d'un siècle d'emballage industriel dans un pays où l'armée de justiciers des Luddites vient déjà de tenter d'arrêter le progrès. Un roman tourmenté, qui met en scène des morts en série, comme un pressentiment de celles à venir : mort, en 1818 et 1819, de deux de ses enfants lors d'un séjour en Italie, suicide de Polidori en 1821, noyade de Shelley en 1822, mort d'Allegra, la fillette de Byron et Claire Clairmont, et pour finir décès de Byron en 1824. La jeune femme a fait de son propre tragique une histoire universelle. Elle en concevra d'autres par la suite, retravaillant les thèmes de l'amour déçu, du vide creusé autour des êtres par un monde privé de résonances, comme dans *Le dernier homme* (1826), un long récit de l'agonie d'une humanité exterminée par une peste planétaire. Enfin des romances domestiques, comme *Lodore* (1835), retrouvant les intuitions de la partie centrale de *Frankenstein*. Les longueurs ne font pas défaut. C'est parfois « écrit mou », pour reprendre l'expression d'Hubert Juin, préfacier d'une édition de *Frankenstein* parue en 1967 aux Presses de la Renaissance. L'essentiel est dans ce que cette histoire dit de son époque. Notre époque : celle qui voit les véritables héritiers des Lumières, invariablement, tenir pour le sentiment de la nature contre la machination technoscientifique.

**Renaud Garcia
Printemps 2022**

Lecture :

- *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduction Germain d'Hangest, GF Flammarion.
- Voir également l'excellente édition procurée par Jean-Paul Engélibert dans l'anthologie *L'Homme fabriqué – Récits de la création de l'Homme par l'Homme*, avec une bibliographie d'ouvrages et d'articles critiques. Éditions Garnier, 2000.

Les volumes 1 & 2 de *Notre Bibliothèque Verte* (Editions Service compris) sont disponibles en librairie.

(vol.1, 346 p., 20 € ; vol.2, 352 p., 20 €)